

UN CŒUR PERDU ET AUTRES RÊVES DE BEYROUTH Maya Abdul-Malak

CHLOÉ FARGEIX

Comment est né votre projet de filmer
Beyrouth ? Qu’est ce qui vous a poussée
à faire ce film ?

MAYA ABDUL-MALAK

Ça faisait longtemps que j’avais envie de filmer
Beyrouth, ville dans laquelle j’ai vécu et grandi.
Je voulais la montrer à la lumière de ses paradoxes :
à la fois lumineuse et ravagée, habitée par
la vie et la mort. Je me suis demandée comment
les Beyrouthins vivaient avec leurs morts, alors
que la guerre, loin d’avoir été digérée, était toujours
parmi eux, en eux ; comment ils étaient marqués
par une histoire faite de conflits sans fin.
J’ai fait le choix de commencer par la guerre
de 1975-1990 pour remonter à des événements
plus récents (l’attaque israélienne en 2006,
l’explosion du port en 2020). Au départ, j’avais
pour projet de faire un film qui superposerait
des personnes racontant leurs rêves avec des voix
de fantômes errants dans la ville, comme si les
morts prenaient la parole. Je souhaitais raconter
la mort qui habite cette ville, pourtant si vivante.
Je me suis rendue compte que c’était too much.
La commission du CNC [Centre National du Cinéma
et de l’image animée] m’a encouragée à réécrire.
J’ai donc décidé de ne garder que les rêves en
faisant en sorte qu’ils soient hantés par des
fantômes. Cela a donné trois personnages avec
trois histoires différentes, qui racontent leurs rêves :
un père qui reçoit dans ses rêves la visite de son
fils, porté disparu en 1989, une dame palestinienne
hantée par les massacres de Sabra et Chatila,
et une femme dont la grand-mère a été retrouvée
morte, dans les décombres de son appartement
bombardé par l’armée israélienne en 2006.

Comment s’est fait le choix des personnes
pour la voix-off ? Ont-ils participé à l’écriture ?

Non, c’est moi qui ai écrit le texte. J’ai récolté
des récits de rêves auprès de proches ou ami.e.s
habitant Beyrouth pour n’en garder que quelques
fragments. Ce sont eux qui m’ont inspirée
pour l’écriture du texte définitif.
Il y a aussi un livre qui m’a beaucoup marquée.
Il s’intitule 82 rêves pendant la guerre 1939-1945.
Emil Szittya écrit sur l’inconscient en temps de
guerre à travers plusieurs récits de rêves.

À partir de ce matériau documentaire, j’ai fait
un travail de fiction : il a fallu imaginer les
personnages, leur histoire, leur vécu, leurs rêves.
Pour l’enregistrement des voix, j’ai travaillé avec
des non professionnels, je trouvais que leur voix
était plus juste. Il fallait, non pas qu’ils lisent,
ni qu’ils jouent, mais qu’ils incarnent les trois
personnages. Par exemple, c’est un vieil épicier
qui incarne la voix du père au début du film.

J’ai senti une ambivalence dans vos prises de
vues. J’ai eu l’impression d’avoir sous les yeux
un tableau de Beyrouth en demi-teinte. Vous
cherchiez à tendre vers cela ?

Effectivement, il y avait cette volonté de cohabitation
entre la vie et la mort, entre des rêves tragiques
et des séquences lumineuses. Je vois Beyrouth
comme un lieu de résistance et de vie. La séquence
de danse cherche à incarner cela.

L’une des voix de femmes affirme
à un moment que « Beyrouth est vide »,
suivi peu de temps après d’une anaphore
percutante « Tu as volé mon argent,
tu as volé ma ville, tu as volé mon avenir ».
On sent un désespoir, accentué par
des images d’une ville en ruine, de quelque
chose qui n’est plus. France Culture utilise
le terme de « ville-mémoire ». Ne pourrait-on
pas parler de « film-mémoire » en ce qui
concerne votre film ?

D’une certaine façon, c’est un film sur la mémoire
racontée par le biais de rêves, de manière poétique
plutôt que frontalement. Il s’agit d’une mémoire
liée à une histoire qui se répète et s’accumule sans
réparation, comme s’il n’y avait pas de place et de
temps pour cela.

Beaucoup de plans sont larges, comme une
mise à distance des habitants avec leur propre
pays, en particulier ceux avec des personnes
longeant la Corniche à pied. Qu’avez-vous
souhaité communiquer à travers ces images ?

Les plans de promeneurs sur la Corniche
s’enchevêtrent à la voix-off. L’idée était d’établir
un lien entre les voix des personnes que l’on entend
et les marcheurs que l’on aperçoit à l’image.

Après son agrégation de Lettres
Modernes, Maya Abdul-Malak débute
une carrière dans le cinéma en tant
que scripte et scénariste. En 2010,
elle se lance dans la réalisation avec
Au pays qui te ressemble, un film sur
son retour au Liban – pays natal qu’elle
a quitté avec ses parents à neuf ans
pendant la guerre.

Des hommes debout,
son deuxième film,
voit le jour en 2015.

Elle y filmait des

Algériens sur le boulevard de
Belleville, et plus particulièrement
un homme, Mustafa, devant une
boutique de taxiphone.

Les rêves qu’on entend pourraient être ceux des
Beyrouthins qui apparaissent à l’image.
Et les morts dont rêvent les trois personnages
pourraient aussi être ceux qu’on voit à l’image :
les jeunes qui plongent sur la Corniche au début
du film sont comme une projection du fils disparu
par exemple. Les rêves réunis et les visages filmés
forment ainsi une voix collective. Le fait de ne voir
à aucun moment les visages des rêveurs renforce
sans doute la mise à distance et le caractère collectif
des propos. Alice Diop avait déjà entrepris cette
démarche pour son film *Vers la tendresse*. Elle
avait interviewé des jeunes hommes de banlieue
parisienne sur leur rapport à l’amour : on entendait
leurs propos tout en voyant d’autres hommes
à l’image.

Avez-vous quelques mots à adresser
au public du festival ?

Je n’ai pas vraiment de message, le film ne
m’appartient plus ! Mais si je peux donner un conseil
aux spectateurs, ce serait de ne pass’inquiéter
s’ils ne saisissent pas toutes les références
historiques du film, parce que je l’ai créé comme
un poème en mouvement, qui fait appel, non pas
à notre intellect, mais à nos sensations. Ce film
peut être regardé comme un rêve.

CHLOÉ FARGEIX

à lire également sur Mediapart



SÉANCES

24/03 – 17h – C1

26/03 – 14h30 – Forum des Images.